

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules TISSIERES

L'orphelin (nouvelle) / Fiam

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 147-154

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'ORPHELIN

Nouvelle

Jeune encore, le père était mort. Vaillant ouvrier et noble cœur, il avait, le front haut, succombé à la tâche. Et, depuis ce temps-là, la mère et l'enfant vivaient seuls

dans l'humble chaumière, à l'ombre des grands chênes où, durant la saison bonne, les oiseaux chantaient. La mère aimait l'enfant de toutes les tendresses de son âme, et l'enfant rendait à la mère son amour ; elle veillait sur lui comme sur un trésor, et, lui, ne la quittait pas.

Hélas ! ils n'étaient point riches ! Le père qui, à la sueur de son front, avait gagné le pain de la famille, ne possédait pour toute fortune que son courage et son endurance. Il laissait du moins à la pauvre femme l'exemple de ses vertus : elle roidit toutes ses énergies pour lutter contre la misère, trouva des forces que jusqu'alors elle ne s'était point connues. Jamais plus elle ne se coucha avant la minuit. Elle brodait, tricotait, faisait des travaux de couture qu'elle allait ensuite vendre au marché de la ville voisine....

Elle travaillait, pensant au petit ange qui sommeillait dans le lit auprès d'elle ; et, quand la fatigue devenait par trop forte, quand ses yeux rougis ne voyaient plus les mailles, quand ses nerfs las refusaient d'obéir à sa volonté, elle s'approchait du petiot, le contemplait longuement, se mettait quelquefois à genoux au pied de sa couche et ne s'éloignait jamais sans effleurer son front d'un baiser.

Au bout de quelque temps, la santé de l'ouvrière, ruinée par le surmenage, s'affaiblit. Elle n'en laissa rien paraître, tint ferme contre la souffrance, chanta au petiot les chansons accoutumées. Mais, le mal empirant, bientôt tout travail lui fut impossible. Elle dut s'aliter.

Un soir, comme elle souffrait de violentes palpitations de cœur, la mère appela l'enfant à elle et lui dit : « Agenouille-toi. » Et l'enfant s'agenouilla au chevet

de la malade. Ils firent ensemble leur prière.

Elle le prit ensuite sur son cœur, le regarda avec fixité. « Mère, s'écria-t-il en lui rendant ses caresses, le bon Dieu exaucera ma prière. Il vous guérira et nous serons heureux. »

La pauvre mère ne répondit rien. Elle se sentait perdue. Elle savait que ses instants étaient comptés, que toute espérance était vaine, car ces pressentiments là ne trompent point.... Pouvait-elle troubler la paix du cher enfant, lui révéler l'affreuse vérité?....

Elle l'embrassa une dernière fois, le laissa gagner sa couche.

Elle dit, très bas: « La volonté de Dieu soit faite ! »

L'enfant n'entendit point ces paroles.

Quelques heures plus tard, il était réveillé en sursaut par un cri d'angoisse. Vite, il fit de la lumière. La mère, blême, se tenait à demi soulevée sur son lit. A la lueur blafarde de la petite lampe, il aperçut des yeux fous d'épouvante, un visage défiguré par une horrible contraction.

« Viens ! oh viens ! » s'écria-t-elle d'une voix déchirante. Il eut le temps de se précipiter dans les bras grands ouverts qu'elle lui tendait, Elle l'étreignit, puis retomba, inerte, foudroyée par l'apoplexie.

Au matin, des voisins trouvèrent, couvrant de baisers le corps glacé de la morte, l'Orphelin.

— Sous le grand soleil, il s'en allait. Il s'en allait dans des routes poudreuses qui ne ressemblaient point aux sentiers fleuris de la forêt natale ; parfois il passait entre des rangées de grandes maisons qui ne ressemblaient point aux humbles toits de chaume de son village. Il s'en allait, triste et morne.... Oh ! que pour lui l'existence

avait changé depuis que sa mère l'avait quitté... Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et comme il se sentait loin de ce passé auquel pourtant ses souvenirs vivaces et persistants, le rappelaient chaque jour. Ces seules joies, maintenant, c'étaient ces mêmes souvenirs. Il se complaisait dans l'amertume de ces évocations, dans la désespérance des regrets qu'elles faisaient naître en lui. Souvent, passant dans des villages au milieu des enfants de son âge qui folâtraient, il se rappelait ses beaux jours, la hutte natale, la forêt, sa mère... Et alors une émotion si âcre, si violente le prenait à la gorge qu'il sentait soudain le besoin de pleurer, de crier... Et rapidement, pour ne point éclater en sanglots, il s'enfuyait.

La charité publique l'entretenait. Il frappait aux portes, demandant l'aumône. On le chassait parfois comme un malfaiteur. Plusieurs étaient pris de pitié en voyant par les chemins errer cet enfant de huit ans dont la mère n'était plus.

Sous le grand soleil, il s'en allait. Ce jour-là, il n'avait point mangé : Il avait frappé, tendant la main, aux portes des maisons qu'il laissait derrière lui, et il avait retiré sa main vide. — Son sac de voyage sur le dos, il s'avavançait machinalement, les yeux perdus dans quelque rêve sombre. Au lointain, un groupe de maisons blanches et un clocher grandissaient.

C'était un dimanche. La nature était en fête. Avril rayonnait sous son dais de fleurs fraîches écloses, aux chants joyeux des oiseaux rapatriés. L'orphelin arriva au village. Le premier édifice qu'il rencontra était l'église. Il entra, se prosterna, pria le divin Consolateur, ressortit. Des enfants endimanchés jouaient dans la rue

sous les regards des parents devisant au coin des maisons. Devant ce spectacle de bonheur et de joie, l'orphelin resta une seconde hébété. Il se frotta les yeux comme pour chasser un cauchemar. Une envie folle le prit de s'en aller, de s'enfuir. Il le fit pas. S'armant de courage, il ôta son bonnet, demanda l'aumône.

Les parents ne prirent point garde à lui ; Les enfants continuèrent à courir et à s'égayer. L'orphelin éprouva alors subitement un malaise étrange, un choc dans la région du cœur. Une brume passa devant lui, brouillant tout. Il se vit défaillir, s'appuya contre le mur. Jamais il n'avait ressenti ce mal étrange, ces battements de cœur précipités... C'était bien de cela que sa mère était morte.

Au bout d'un instant les forces lui revinrent. Il s'approcha des personnes dont il n'avait point encore réussi à attirer l'attention. Il crut les émouvoir en leur chantant de son mieux une des douces chansons qu'autrefois sa mère lui avait appris à dire. On ne se tut point pour l'écouter. Et, quand il eut fini, un des personnages de la bande se leva, et, d'une voix hargneuse, s'écria: « Va-t-en, petit vagabond! »

Passant au milieu des enfants qui lui jetaient des injures, baissant la tête, courbant les épaules comme un coupable sous les risées de tous, l'orphelin partit.

Il fit quelques pas hors du village, et épuisé, se reposa sur une borne. Les rires des cruels qui venaient de le chasser arrivaient jusqu'à lui. Ce bruit sonnait à son oreille comme un sarcasme et lui faisait mal.

Il se leva, s'enfonça dans la campagne. Le soir se mourait dans toute sa splendeur. Les monts au lointain étaient couronnés encore d'une auréole d'or. Tout se taisait. Dans la plains, pommiers et poiriers fleuris

ressembaient à des bouquets géants, blancs et roses. L'air était délicieusement imprégné de l'odeur des fleurs fraîches.

— L'enfant vint s'asseoir au pied d'un arbre, contempla ce spectacle. Pour la première fois peut-être il trouvait beaux ce soleil qui jetait à la terre un dernier adieu, cet horizon qui allait s'embrunissant, cette campagne où la brise semait par intervalles d'enivrantes bouffées de parfum. Il tressaillit, et, du bout des lèvres, murmura ;

« C'est bien beau ! »

Mais lui ! combien, au milieu de tout cela, il se sentait seul ! comme il voyait sa misère, son abandon ! Il pensa à sa mère, si bonne, si tendre pour lui. Il revit la tombe du petit cimetière où il avait prié et pleuré. Et, défilant en tableaux sombres devant ses regards, les pages du passé lui apparurent depuis le jour fatal.

Pendant quelque temps, il était resté dans la chaumière, ne pouvant se faire à l'idée de son malheur, Puis, n'ayant plus de pain et sachant qu'au village tous étaient pauvres comme lui, il avait cru à la pitié des riches, et il était part... Reverrait-il le village, la chaumière, la tombe de sa mère ?... Brusquement, les larmes lui vinrent aux yeux... Il dit encore ;

« Je voudrais bien mourir ! »

Il tira son chapelet et se mit à prier.

— Le soleil avait disparu derrière les montagnes. De là-bas, il projetait dans le ciel d'immenses rayons poudrés d'or. L'orphelin eut un sourire amer et désenchanté, et ce sourire signifiait :

« Va ! je ne te regretterais pas, beau soleil !... ni toi, belle nature ! »

Croisant les bras sur sa poitrine, il retomba dans ses rêves. Il répéta :

« Je voudrais bien mourir ! »

— Le soir était tout à fait tombé. Le crépuscule laissait déjà voir aux cieux, paraissant et disparaissant tour à tour, quelque discrète étoile. L'air se fit plus pur, plus frais. Soudain l'enfant ressentit pour la seconde fois le mal étrange qu'il avait éprouvé tandis qu'il était au village : une douleur horrible au cœur, quelque chose comme une lame d'acier s'enfonçant avec effort dans la chair vive et crissante. Il eut un éblouissement. Il lui sembla qu'autour de lui tout tournoyait, s'abîmait... Quelques pulsations, lentes, atroces, soulevèrent sa poitrine.

Dans une vision dernière, brève, mais très nette, il distingua la chaumière natale perdue dans les ombres de la forêt où les oiseaux chantaient. Il aperçut son père rentrant au soir la sueur sur le front, et prenant pour se délasser le tout petit sur ses genoux ; sa mère, sa bonne mère, dans la nuit suprême, soulevée sur son lit, les bras tendus, le regard plein d'épouvante : tous deux morts, tous deux engloutis dans l'Inconnu... Un haut-le-corps le secoua. Sa petite tête pâlie retomba sur sa poitrine. Son âme s'était envolée.

— La nuit était belle et pure ; aux cieux, des myriades d'étoiles scintillaient radieuses. Avec un bruissement confus, les arbres balançaient leurs rameaux fleuris. La silhouette noire du clocher se perdait au loin dans la brume.

À quelques rares fenêtres du village, des rayons de lumière tremblaient...

La bise, chargée de parfum, souffla plus fort. Un frisson courut parmi les branches de l'arbre. Et, sur le cadavre de l'orphelin, une pluie de fleurs tomba.

FIAM